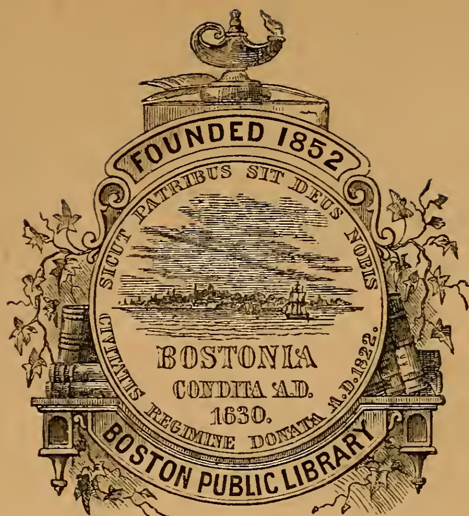


PAMPHLETS.

French Revolution

1795

LETTRE
DE J. J. DUSSAULT,
AU CIT. RŒDERER,
SUR LA RELIGION.

La Religion eſt une enclume, ſur laquelle viendront frapper & ſe briſer éternellement tous les marteaux.
BOSSUET.

A PARIS,

CHEZ LES Mds. DE NOUVEAUTÉS.

AN TROISIÈME.

18 mai, 1795.

LETTRE
DE J. J. DUSSAULT,
Au Citoyen Rœderer, *sur la Religion.*

Vous avez inſéré dans le Journal de Paris, Citoyen, un grand nombre d'articles qui vous ont fait beaucoup d'honneur. Vous pouvez croire que tous ceux, à qui le ſouvenir du 10 août eſt cher, ont été charmés de vous voir reparaître ſur les rangs. Tout le monde a été émerveillé ſur-tout de la prudence profonde avec laquelle vous avez défendu la liberté de la Preſſe, en mettant en avant l'excellent Député *Baudin* : & chacun eſt encore dans l'attente de l'ouvrage que vous avez promis à ce ſujet, & que votre modeſtie vous fait appeler une *Brochure*, mais qui ſera sûrement un gros Livre, ſi l'on en peut juger par le tems qu'il vous faut pour le publier. A ces félicitations ſincères, je ſuis fâché d'être obligé de mêler quelques reproches. Généralement, on a été très-peu ſatisfait de vos plaiſanteries *philoſophiques* ſur la Religion (1). Des gens qui, à la vérité, ne ſe piquent point de *Philoſophie*, ont trouvé que vous n'étiez pas heureux dans le choix de vos bons mots, lorſque vous vous en prenez aux choſes ſaintes. Des ſuperſtitieux diraient que c'eſt une punition du Ciel, & vous compareraient peut-être à Nabuchodonoſor. Mais leur comparaiſon ne ſerait

(1) Voyez les Journaux de Paris du 22 & du 26 floréal.

pas plus juste que leur explication ; car Nabuchodonosor était un puissant Roi, qui, pour ses péchés, subit une singulière métamorphose, & vous n'avez jamais été qu'un Président du Département de Paris, qui contribuâtes beaucoup à la chute d'un Roi à-peu-près aussi puissant que Nabuchodonosor, & qui n'en êtes pas moins demeuré un homme d'esprit. Pour moi, qui ne suis pas un superstitieux, je pense qu'on ne pourrait, sans superstition, croire à l'espèce d'oracle que vous avez prononcé dans votre Feuille du 22 floréal, en disant que *le Décadi mangera le Dimanche*. Vous paraissez vous réjouir beaucoup, dans l'espérance de son accomplissement : & je souhaite, pour l'intérêt de votre plaisir, qu'il s'accomplisse fidèlement. Mais je vous avoue, dussiez-vous m'accuser du crime de *lèse-Philosophie*, que je n'ai pas assez de foi pour y croire, ni assez de force d'ame pour le vouloir. Ce qui a ému en vous l'esprit prophétique, ou plutôt la bile, qui a aussi le don des prophéties, témoins les prédictions que l'on fait dans la colère, c'est une odeur d'encens que vous avez cru sentir, dans je ne sais quelle rue. Permis à vous assurément d'avoir le nerf olfactif tellement conformé, que vous n'aimiez pas l'odeur de l'encens ; mais ce n'est pas une raison pour vous fâcher contre ceux qui croient honorer Dieu en brûlant de l'encens. Il fallait seulement vous boucher le nez, cela eût été bien plus philosophique. Vous avez cru, dites-vous, sentir l'odeur du fanatisme : cela suppose que Dieu ne peut être honoré que par des fanatiques ; il faudrait faire bien des articles de Journal pour prouver cette proposition, & celui qui l'entréprendrait risqueroit beaucoup de voir diminuer le nombre de ses Abonnés. Aussi-tôt que l'odeur vous a frappé, vous allez, vous venez, vous furetez pour savoir d'où elle part. Voilà de petits mouvemens & de petites inquiétudes qui sont bien peu dignes d'un

grand Philoſophe. Eh ! que vouliez-vous aller faire là ? Vous propoſiez-vous de troubler les Fidèles, d'y développer toute la ſupériorité d'un Eſprit-fort, ou ſeulement d'y recueillir des obſervations pour nourrir votre article *Eſprit public*? Eh bien ! que n'êtes-vous entré dans ce lieu, vous auriez dit dans votre Journal, ou plutôt vous vous ſeriez gardé de dire que vous y aviez vu des femmes encore en deuil de la mort ſanglante de leurs époux ; des orphelins également en deuil ; des viſages blêmes de misère & de faim ; une foule de peuple, de tout âge & de tout ſexe, ſe courbant, les mains jointes, & les yeux en larmes, devant l'auguſte abyme des Myſtères, & cherchant, dans le ſein d'une Religion conſolante, des adouciſſemens aux ſouvenirs affreux dont ils ſont aſſiégés. Pour moi, j'ai pénétré un jour, avec reſpect, dans un de ces nombreux aſyles de la Religion, qui n'a pas encore des Temples. J'ai palpité de vénération à la voix du Prêtre, invitant l'auditoire à prier pour tous les hommes, & j'ai prié pour tous les hommes. Lorſque, dans une formule, non moins impoſante, il a de même invité l'aſſiſtance à la commémoration des morts : alors ma mémoire s'eſt troublée ; mes penſées ſe ſont confondues, les cent mille échafauds de la révolution ſe ſont offerts à mon imagination bouleverſée ; je ne ſavais pour qui former des vœux, de tant d'hommes vertueux que nous avons perdus ? Des larme coulaient de tous les yeux ; des ſanglots s'échappaient de toutes les poitrines : & le Ciel, qui ſait lire dans les cœurs, connut ſans doute qu'ils ne faiſaient qu'un vœu pour toutes les illuſtres & vertueuſes perſonnes moiſſonnées par la révolution. J'ai vu une jeune fille, d'une beauté touchante & modeſte, vêtue encore du crêpe de la douleur, ſe préſenter avec autant de religion que de mélancolie, pour partager la communion du Prêtre, & ſe nourrir du pain des conſolations. L'in-

fortunée, sans doute, avait à regretter ou son père ou sa mère. Elle pleurait; mais du moins un rayon d'espérance brillait dans ses larmes. Un homme s'avança, après elle: sans doute il était père des quatre ou cinq enfans qui l'environnaient, à sa place, & dont un était si jeune encore, qu'il jeta un cri lorsqu'il la quitta. Il était aisé de voir, sur le visage de cet homme, d'ailleurs mal vêtu, qu'il était une des victimes de la disette actelle. Le pain du sacifice était peut-être le seul dont il dût se nourrir pendant cette journée: mais si ce pain ne devait point soutenir son corps, il soutenoit du moins sa patience, & fortifiait son courage. Mais j'oublie que je parle à un *Philosophe*: & je vous demande pardon, Citoyen, d'employer, avec vous, les moyens de sentiment! Je dois cependant vous prier encore d'observer que la Religion, sortant des mains sanglantes de la persécution, & se plaçant à côté des maux horribles que nous avons soufferts & que nous souffrons encore, reçoit de toutes ces circonstances une nouvelle empreinte de grandeur & de majesté, qui ne doit pas rassurer beaucoup le *Décadi*, sur vos promesses. Je vais vous faire un aveu qui vous plaira sans doute, & qui peut-être vous inspirera l'envie de m'attirer dans la Congrégation des Philosophes. Jamais je ne fus touché de ces Processions pompeuses & brillantes, qui avaient lieu tous les ans à la *Fête-Dieu*. Il me semble que je vous entends dire: *Ni moi non plus, car je n'aime point l'encens*. Mais, ce qui n'est pas d'une âme aussi forte, c'est que le Viatique, porté avec simplicité, à un agonisant, me pénétrait d'un sentiment profond, & ébranlait toutes les facultés de mon cœur; je fléchissais le genou avec tremblement, & je sentais ma paupière s'humecter de quelques larmes: c'est qu'alors l'image de la faiblesse humaine se plaçait à côté de

la grandeur divine, & faisait rapidement parcourir à mon imagination l'immense chaîne d'idées qui lie le Créateur, tout-puissant & bon, à l'espérante & faible créature. Quelle pompe, quelle magnificence, par exemple, quelles pierreries, quels cèdres coupés sur l'antique Liban, pourraient rendre la Religion plus majestueuse à la fois & plus touchante, que le spectacle de Louis XVI, lisant, avec une attention profonde, les prières des agonisans, en allant à la mort! Que l'imagination des Poëtes s'exhalte & développe ses trésors! Prends ta harpe, ô David, & chante-nous un cantique qui puisse approcher seulement de la sublimité de ces simples paroles prononcées par le Confesseur au pied de l'échafaud: *Montez au Ciel, fils de de Saint-Louis!* Cela est plus beau, Citoyen, que toutes les Hymnes faites en l'honneur de *la Raison*. Je n'expliquerai point à un Philosophe comme vous comment la Religion est agrandie, dans ce dernier exemple, par le contraste vivement prononcé de la caducité des puissances humaines, & de la Toute-Puissance immuable de celui qui tient dans sa main la destinée des Rois. Or, telles sont les circonstances où nous nous trouvons; tels sont les malheurs par où nous avons passé, que le sentiment de la Religion, qui est répandu dans tous les cœurs, & même dans ceux des Philosophes, s'est prodigieusement fortifié, & acquiert tous les jours une énergie incalculable. C'est sous le glaive des Tibères & des Nérons qu'elle a pris naissance; c'est au milieu des horreurs de la révolution qu'elle doit avoir sa plus grande force. C'est dans son sein que doivent se répandre tant de larmes, tant de douleurs, tant de souvenirs affreux! J'ai grand'peur, en conséquence, que vous n'ayez hasardé trop légèrement une prophétie, & que le triomphe graduel de la Religion ne diféré-

dite un peu vos oracles & vos Feuilles ſybilliques. Ce qui pourra ſembler étonnant, c'eſt que vous fondez la foi de vos promeſſes ſur l'intérêt mercantile & ſur la rivalité du gain. Vous prétendez que celui qui ferme ſa boutique les Dimanches, deviendra bientôt jaloux de celui qui ne la ferme que ſix fois en deux mois. Vous donnez à l'intérêt une prodigieuſe puiſſance, & à ce calcul profond, je reconnais bien un Philoſophe. Toutefois, dans ce cas, je vous avoue que je ne conſulterais pas les Philoſophes, mais plutôt les Juifs, qui ne leur cèdent guère ſur cet article, & que l'intérêt ne fait jamais déroger à leurs pratiques. Tant il eſt vrai que la Religion, ſur-tout lorſqu'elle eſt perſécutée, eſt le plus puiſſant mobile & le reſſort le plus fort du cœur humain! Mais je vais eſſayer de vous en donner un exemple, qui ſe trouvera plus rapproché de vos idées. Je ſuppoſe que tous les articles que vous faites contre la Religion, dans le Journal de Paris, diminuent, peu-à-peu, le nombre de vos Abonnés. Lorſque la diminution ſera parvenue à un certain degré, je vois un de de vos Coaſſociés, tremblantpour l'entrepriſe, venir vous prier de vouloir bien ralentir un peu votre zèle philoſophique. Mais vous, qui préférez l'établiſſement de la Philoſophie, & le plaiſir d'en prêcher les principes à l'argent que peut vous rapporter le Journal de Paris, vous vous écriez: Duſſé-je prêcher dans le déſert, je veux être Philoſophe! Grand & ſublime déſintéreſſement, qui doit vous faire comprendre qu'une Religion, quelle qu'elle ſoit, fait toujours taire le vil amour du gain, lorſqu'il s'agit ou de l'obſervance de ſes pratiques, ou de la prédication de ſes principes. Pour moi, je crois n'avancer rien que vous ne ſoyez diſpoſé à faire, juſqu'à l'entière ruine du Journal, dans lequel vous êtes intéreſſé. Mais je déſirerais

ſavoir quel eſt, au juſte, le but que vous vous propoſez, ainſi que tous vos Confrères les Philoſophes. Penſez-vous qu'un Peuple puiſſe exiſter ſans Religion, ou bien avez-vous conçu le deſſein de nous en donner une ? Une République d'Athées ſerait, je crois, une inſtitution bien philoſophique : mais je doute, à vrai dire, que vous ambitionnaſſiez beaucoup le droit de Cité parmi ces Républicains-là. Je ſais très-bien que *Condorcet*, qui probablement avoit, comme vous, le don des prophéties, a prédit, dans ſon dernier Ouvrage ; qu'il viendra une époque où toutes les connaiſſances humaines ſeront tellement ſimplifiées, que l'homme le plus ignorant d'alors, ſera auſſi ſavant que le plus grand Philoſophe d'aujourd'hui : & je félicite de tout mon cœur la génération où ces grandes choſes doivent être accomplies. Que ne puis-je, comme *Epiménide*, m'endormir juſqu'à ces tems promis par l'oracle, & me réveiller tout auſſi ſavant que vous l'êtes dès aujourd'hui ! Combien de Meſſieurs *Jourdain*, pour l'amour des connaiſſances, & n'ayant plus beſoin de recourir à des Maîtres de Philoſophie, feroient diſpoſés à former, avec moi, le même vœu ! Mais nous ne la verrons pas cette époque, Citoyen : & vous ſeul pouvez vous en conſoler ! Heureuſe époque, où le dernier goujat pourra faire des articles, *Eſprit public*, dans le Journal de Paris ! Combien je me complais à la conſidérer en perſpective ! Mais que je crains qu'elle ne ſoit encore bien éloignée ! Croyez-vous, Citoyen, que la révolution l'ait beaucoup avancée ? Au moins vous conviendrez qu'aujourd'hui les hommes ne peuvent pas encore être conduits par la *pure raiſon*. Quelques Philoſophes, qui avaient vent de cette époque lumineuſe, avant même que l'Ouvrage de *Condorcet* parût, ont cru que le tems, marqué par les Prophêtes, était celui d'*Hébert*,

où tant de Temples s'élevaient à la Raiſon, où l'on rencontrait la Raiſon par-tout. Mais ils ont bientôt reconnu, aux crimes affreux qui ſe commettaient alors, & aux ténèbres de l'ignorance, qui allaient s'épaiſſiſſant tous les jours, qu'*Hébert* n'était qu'un faux *Meſſie*. Dût votre modeſtie s'en alarmer, je dois vous dire, Citoyen, que quelques Philoſophes, fortifiés dans l'attente de cette époque par l'Ouvrage de *Condorcet*, vous regardent aujourd'hui comme le vrai *Chriſt* de la Raiſon. Mais je ſuis sûr que vous êtes diſpoſé à leur répondre que vous ne faites qu'applanir les voies, & que vous ne ſeriez pas digne de délier les cordons des ſouliers de celui même qui ſera le plus ignorant à l'époque prédite par le Philoſophe, ſi tant eſt que quelqu'un veuille faire encore des ſouliers, lorſque tout le monde ſera ſi ſavant. Ainſi donc, vous ne croyez pas que nous ſoyons encore parvenus au tems où la ſeule raiſon doit gouverner les hommes. J'incline donc à penſer que vous voulez bien nous permettre encore d'avoir une Religion. Mais je vois bien que vous ne voulez point de la Religion Catholique, puiſque vous la perſécutez, du moins par vos plaiſanteries. Je ſoupçonne bien auſſi que vous la regardez comme intimément liée avec le Royaliſme : & j'admire ici votre amour pour la République, puiſqu'il va juſqu'à vous faire compromettre votre réputation de Philoſophe, en vous rendant perſécuteur. Quoi qu'il en ſoit, lorſque la Convention a décrété la liberté de tous les Cultes, elle a permis par-là même l'exercice du Culte Catholique, qui eſt la Religion dominante, en ce ſens qu'elle eſt celle de la pluralité des Français. Croyez-vous que la Convention, en décrétant cette liberté, n'a pas vu qu'elle décrétait le rétabliſſement de la Religion Catholique. Elle l'a vu ſans doute; mais placée entre les inconvéniens que

pouvait avoir ce rétablissement, & un principe, elle n'a point balancé ; elle s'est déterminée pour le principe. C'était son devoir : car elle a dû raisonner ainsi, en partant d'un autre axiome politique. « Le » Peuple est libre d'adopter la forme de Gouverne» ment qui lui plaît : si la Religion Catholique le » ramène à la Royauté, c'est son affaire ; nous ne » pouvons pas plus lui refuser la liberté des Cultes, » que nous opposer à son vœu, pour quelque forme » de Gouvernement que la majorité des Citoyens » se prononce ; nous sommes ses Mandataires, & » non ses Tyrans . . . . . ». Ainsi, vous voyez qu'en respectant un principe, on est sur le champ conduit à en respecter un autre, tant il y a de liaison & d'attraction entre toutes les vérités. Laissez donc aller le Peuple dans le sens où d'héréditaires affections l'entraînent : car on ne détruit pas, avec des articles de Journaux, l'ouvrage que les siècles ont cimenté lentement dans l'esprit & dans le cœur d'une Nation. A ces mots, je crois vous voir sourire de pitié, & menacer ma faiblesse d'une grande pensée philosophique. Eh ! les *Fêtes décadaires*, vous écriez-vous dans l'enthousiasme d'une idée si brillante ! . . . . Il est vrai que *Chenier* a une prodigieuse envie de faire un rapport sur les *Fêtes décadaires* : car vous concevez de combien de belles phrases on pourrait enrichir un sujet aussi poétique. C'est-là ce qui l'a fait crier si fort contre le fanatisme. Mais vous, vous êtes plus désintéressé, &, à ce qui paraît, ce n'est pas à la gloire de faire de belles phrases que vous prétendez. Il est des projets qui sont si ridicules, qu'en vérité on n'a pas le courage d'en démontrer l'absurdité : & tel est le projet des *Fêtes décadaires*. Je n'en dirai qu'un mot. Que l'Assemblée maintienne la liberté des Cultes, & je vous garantis qu'on sera à l'aise dans vos Fêtes, & que *Chenier* pourra faire tant d'Hymnes

qu'il voudra pour ces Fêtes, & vous tant de sermons qu'il vous plaira, sans risquer d'ennuyer beaucoup de monde. Au reste, je ne crois pas que la Convention adopte jamais une pareille absurdité. Je lui conseillerais bien plutôt d'abolir le nouveau Calendrier, quoiqu'il ait aussi ses Saints, puisque chaque jour de sa première année a été marquée par le sang de quelques martyrs de la vertu, & peut-être de la Religion. Car la Politique au moins commande de chasser, autant que possible, loin de la République, les souvenirs qui la déshonorent & qui la souillent, & qui tous sont attachés à ce sanglant Calendrier. Heureuse encore la Convention d'avoir, en substituant l'ancienne Ere à la nouvelle, cette ressource de plus pour tromper la mémoire sur des scènes aussi affreuses! Je lui conseillerais aussi de faire abattre cette statue de la Liberté, qui est sur la place de la Révolution, & qui est plus hideuse encore, par les souvenirs qu'elle rappelle à l'esprit, que par les formes qu'elle expose aux yeux. Mais, quelques soins que l'on prenne d'ailleurs pour faire oublier tant d'abominations, la Religion cependant peut seule en consoler. Ceux mêmes qui n'en ont point, sont obligés de s'en faire une, pour calmer l'horreur de leurs souvenirs. Un des premiers jours de ce printems, je traversais la place de la Révolution avec un de mes amis : la conversation se tourna sur les scènes affreuses dont cette place a été le théâtre. Les évènemens de l'année dernière, me dit-il, se sont liés dans mon esprit aux époques de la nature; je me plais à rappeler ces divers événemens, en les rattachant aux gradations diverses & successives de la saison. Le printems, repris-je, est beaucoup plus tardif cette année, & cela doit déranger un peu votre calcul & votre mémoire.— Il est vrai, cette touffe de lilas, que vous voyez à gauche, sur la terrasse de l'Orangerie, auprès

de l'eſcalier, étoit déjà toute verdoyante, le jour que Camille monta à l'échafaud ; & maintenant, elle pouſſe à peine quelques bourgeons. — Cependant, & à la variation près de la ſaiſon, vous y avez attaché un ſouvenir, & vous ne verrez jamais ces lilas ſe couvrir de feuilles ſans penſer à la mort de l'infortuné, qui effaça tous ſes torts en écrivant *le Vieux Cordelier.* — La première roſe que je verrai cette année me rappellera auſſi le malheureux deſtin de Madame Eliſabeth. Je revenais de la promenade. J'eus le malheur de la voir ſur cette place. La foule m'avait gagné, & me preſſait ; au moment où ſa vertueuſe tête fut frappée, je fus embaumé d'une odeur de roſe. Je me retournai ; je vis une femme qui en avait un bouquet ſur le ſein. J'avais cru ſentir l'ame de la céleſte perſonne qui ~~quittait la terre.~~ La roſe qui, ce printems, brillera la première à ma vue, me frappera plutôt de ce touchant ſouvenir, que de ſon éclat ou de ſon parfum. — On vante la ſérénité & la bonne grace qu'elle a portées juſques ſous le couteau.— Mon ami, beaucoup de gens voient, & peu ſavent voir. On ne vous a ſans doute point parlé de ce qui m'a touché le plus. A côté d'Eliſabeth, dans la triſte voiture, était une Dame d'un certain âge. Je ne puis me rappeler ſon nom. Cette Dame l'écoutait avec attention, & lui répondait avec reſpect, en s'inclinant profondément. Elle ſemblait moins affectée de l'image de la mort qu'elle allait ſubir, que de l'honneur de parler à une ſi haute perſonne. Pour Eliſabeth, conſervant dans ſes traits toute la fierté de l'innocence, & toute la vigueur d'un tempérament chaſte & robuſte, elle parlait avec action ; ſes cheveux noirs épars s'agitaient ſur ſon front, & ſon ſang virginal, fortement ému, colorait ſes joues d'un rouge enflammé. Cette image abrégée de la Cour, peinte avec toute la

naïveté des derniers momens, ce contraste du respect des dignités humaines, au pied de l'échafaud, à côté de la mort & aux portes de l'éternité, était, je crois, le trait le plus frappant de ce triste tableau. Mais nous avons entièrement oublié nos flèurs. — Ainsi donc, l'histoire sanglante de la révolution est écrite pour vous en lettres de lilas & de roses, comme une histoire amoureuse. Vous avez une imagination bien complaisante. — J'ai seulement un cœur assez délicat : froissé de tous les malheurs, de toutes les destructions que j'ai vues, je me suis jeté dans le sein de la Nature, pour m'en consoler ; je lui ai confié mes souvenirs, pour qu'elle les adoucisse : & chaque printems me racontera cette déplorable histoire, dans une langue également expressive & tendre. Les oiseaux eux-mêmes me la rediront, chaque année, en romances plaintives. Celui qui porte une ame sensible, mon ami, & ne sait point charmer ces affreux souvenirs, doit en être écrasé. Heureux qui, sur les ailes d'une imagination plus vive, s'élève jusqu'à ces rivages d'un Orient éternel, Patrie des ames vertueuses, où il s'entretient avec les purs esprits de tant d'innocentes victimes ! Incapable d'un si sublime essor, & semblable à la faible abeille, je puise dans les trésors de la Nature visible les alimens de ma sensibilité ; j'apprivoise les images de destruction & de mort, empreintes dans mon cœur par les idées de la réproduction & de la vie. Je me suis fait ainsi une Religion, selon mon cœur, en consacrant des fleurs & des feuillages : & si cette Religion n'étend pas ma pensée & mes espérances dans les champs de l'infini, elle me consolera du moins dans cette vallée de sang & de larmes. Vous me pardonnerez, Citoyen, cette digression, qui cependant ne nous écarte pas autant du sujet que vous pourriez le croire. Elle tendra toujours à prouver que la révo-

lution a renforcé dans tous les cœurs le sentiment de la Religion, qu'elle en a fait sentir plus profon. dément le besoin, & qu'enfin elle a obligé ceux mêmes qui se piquaient de Philosophie, à se créer une Théologie à leur manière. Vous pouvez, tant qu'il vous plaira, faire des vœux pour l'heureux avènement du règne de la Raison : mais celui de l'imagination durera long-tems. Or, je tiens pour impossible de substituer des institutions nonvelles à la place de celles que nous avons reçues de nos pères. Il faut donc laisser subsister les anciennes; il faut les laisser subsister, sans les tourmenter, sans les persécuter. L'art du Législateur serait d'amalgamer, s'il était possible, les institutions du Gouvernement avec les institutions religieuses. Il y a des points de contact sans doute : il faut les rechercher, les appercevoir & les saisir. Le moment n'est peut-être pas encore venu de les indiquer. Je pense, & je ne vous dissimulerai point, que des Messes, dites dans des chambres, sont très-capables d'échauffer les têtes. Je soupçonne qu'il y aurait des moyens d'amener le Culte dominant à une plus grande publicité : & je désirerais que l'on s'en occupât. Car je hais, autant que vous, le fanatisme. Mais je déteste également, & le fanatisme religieux, & le fanatisme philosophique, tandis que vous paroissez aimer assez ce dernier, au moins pour votre usage. Je sais bien que des articles de Journaux n'ont pas une grande influence, & qu'on a oublié, le lendemain, ce qu'on y a lu la veille.

L'Abbé Trublet écrit ; le Léthé, sur ses rives,
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

Mais j'ai cru devoir vous adresser ces réflexions, que j'écris à la hâte, & sans aucun ordre. Je les avais d'abord renfermées dans un cadre beaucoup plus étroit, pour vous prier de les insérer dans votre

Journal. Mais l'on m'a dit que vous refusiez d'imprimer toute espèce de réponse à vos plaisanteries. Si ce n'est pas là une preuve de tolérance, c'est au moins un moyen de faire croire que vos facétieux argumens sont sans réplique. Je n'ai point prouvé la nécessité d'une Religion dans cette Lettre, parce que personne n'en doute, excepté vous, qui peut-être même ne voudrez pas la lire. Mais je crois avoir prouvé qu'il n'est pas certain que le *Décadi* doive manger le Dimanche. C'était seulement à votre prophétie que j'en voulais. Je présume bien que vous n'en tiendrez que plus ferme à votre opinion : car je crois qu'en votre qualité de Philosophe, vous n'aimez pas plus la contradiction que l'encens. Du tems que j'étais Ecolier, peut-être j'aurais été en brûler à votre porte, pour vous apprendre à plaisanter ; mais aujourd'hui, un peu plus sage, je me contente de vous écrire ces observations, qui m'attireront probablement quelques injures philosophiques. Au reste :

Vous pouvez me siffler, je vous le rends, mon Frère.

Ce 29 Floréal.

2